

Un message du bureau du comité de rédaction



Lors de la rédaction d'introductions et de déclarations qui devraient résumer le progrès vers l'achèvement d'un texte inaugural, il existe une tendance marquée à inclure les banalités ou les anecdotes pleines d'esprit. Bien que nous soyons conscients de ce fait, c'est vers tels mots d'esprit qu'on se tourne lorsqu'on réfléchit à notre chemin : « il faut tout un village ». Au départ, on a voulu offrir aux étudiants de premier cycle un espace où ils pourraient s'engager dans un discours critique sur l'actualité canadienne. On a l'idée, malgré le fait que quasiment toutes les générations ont tendance à ressentir vivement – que l'on vive le tournant d'une époque, une période tumultueuse qui laisse présager de grandes transformations et qui exige de nouvelles façons d'organiser nos idées et nos interactions.

En tant qu'une organisation, on a choisi le nom *Contemporary Kanata* méthodiquement. Le mot *Contemporary*, choisi en partie pour refléter la situation susmentionnée, correspond au moment où on se trouve. Cependant, le mot huron et iroquois, *Kanata* signifie Canada imaginé de nouveau. Le mot iroquois, d'où vient le mot « Canada » signifie « établissement » ou « village ». C'est ça ce que l'on a essayé de créer – un espace désigné pour les débats critiques nés de la connaissance de la communauté, un espace où on célèbre la communauté des de Glendon qui ont passé plus de quatre ans à étudier et à faire des recherches dans un campus très uni. Cela reste à bien des égards notre espoir pour l'avenir. Ainsi, lorsque nous disons qu'il faut tout un village, on ne réfléchit pas seulement au chemin, mais aussi à celui qu'on souhaite voir émerger de notre travail. On remercie cordialement à tous ceux qui nous ont précédés et qui ont rendu tout cela possible (les gardiens indigènes, nos ancêtres), à tous ceux qui défendent notre vision (nos professeurs, notre personnel et nos bénévoles) et à tous ceux qui nous rejoindront (*altaeri saeculo*).

Bien que nous ayons décidé de ne pas imposer de thème aux articles soumis, un thème s'est néanmoins manifesté des articles soumis - les marginalités et les groupes marginalisés. L'article "*How Do You Criticize a Life Story? Form, Trauma, and Memoir in Canada Reads 2020*" par T. Brown explore la façon dont CBC – Radio-Canada utilise les mémoires de genre marginal, souvent considéré de ne pas avoir de prétention intellectuelle, afin de créer des liens émotionnels qui mettent l'accent sur l'empathie et permettent de revisiter les traumatismes personnels. Poursuivant la conversation sur des formes littéraires moins importantes, C. Gardner utilise *Do Not Say We Have Nothing* de Madeleine Thien en tant qu'un point de départ pour analyser le lien réciproque entre le texte et l'image. *Mash-up, Smash-up: Mixing Genres and Mediums To Rewrite History in Do Not Say We Have Nothing* souligne qu'un tel mélange de genres pourrait laisser exprimer les gens qui ont été précédemment omis et marginalisés dans les récits historiques.

R. Ghanem tourne la conversation vers les groupes marginalisés et leurs expériences aux frontières canadiennes. L'article *Canada - A Long Way to Go: The Designated Country of Origin Policy and Refugee Protection* observe la politique du pays d'origine désigné dans un contexte plus large en contraste d'autres réglementations sur l'immigration. Et les préoccupations en matière de droits de l'homme comme un outil utilisé à affaiblir la protection des réfugiés. L'article *Graphic Reminders: Confronting Colonialism in Canada through Betty: The Helen Betty Osborne Story* de R. Lovering force le lecteur à considérer une forme qui se déplace entre le texte et les images, similaires à l'article de C. Gardner. Cependant, la forme analysée est celle d'un roman graphique. L'article plaide en faveur d'une lecture de l'histoire du Canada, qui a longtemps entretenu des schémas de racisme à l'encontre des femmes indigènes.

J. Marsella poursuit ce dialogue sur le racisme à l'égard des femmes autochtones dans *Examining the Subjugation of Indigenous Women through Community Partnerships With Extractive Industries*. L'auteur souligne que les industries extractives sont ancrées dans l'histoire de la colonisation et du patriarcat canadien et qu'elles ont un impact disproportionné sur les femmes autochtones. Ce qui incite à évaluer ces projets d'entreprise et les raisons qui les sous-tendent. S. Topp tourne la conversation vers la ville d'origine de notre journal, Toronto. Notamment à la communauté de Runnymede-Bloor West Village. Topp demande une plus grande prise de conscience des effets de l'embourgeoisement sur les villes, un précurseur de la ségrégation raciale et de classe.

Un message du bureau du comité de rédaction



Notre résistance aux structures de pouvoir réifiées par le milieu universitaire nous a obligés à créer d'autres réseaux de connaissances qui s'écartent de la structure traditionnelle de l'essai; les bandes dessinées, la poésie, les essais personnels et visuels. Dans notre section *Épistémologies alternative*, le poème nous sommes tous dans le même bateau (*we're all in this together*) par M. Rykov nous invite à réfléchir en réponse à notre appel sur ces lignes thématiques, à la visibilité (plutôt l'invisibilité) et à la primauté accordée aux objets et aux corps, ainsi qu'aux significations moins apparentes. Nous sommes tellement fiers des propositions de notre premier numéro et nous vous invitons à les lire et à vous engager dans les discours avec lesquels elles interagissent.

Nous vous remercions,

B. Cohen
A. González
J. Oduro
D. Vasquez
et M. Joseph